



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

37 | 2023

Varia

---

## Catherine Cooper (éd.), *New Approaches to Ancient Material Culture in the Greek and Roman World. 21st-Century Methods and Classical Antiquity*

Estelle Galbois

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anabases/16094>

DOI : 10.4000/anabases.16094

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2023

Pagination : 372-374

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Estelle Galbois, « Catherine Cooper (éd.), *New Approaches to Ancient Material Culture in the Greek and Roman World. 21st-Century Methods and Classical Antiquity* », *Anabases* [En ligne], 37 | 2023, mis en ligne le 30 avril 2023, consulté le 02 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/16094> ;

DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.16094>

---



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Sarah BETITE et Hélène WURMSER (dir.),  
*Eleutheria ! Retour à la liberté. Découvrir  
et transmettre l'Antiquité depuis la  
Révolution grecque de 1821*, Lyon, Presses  
universitaires de Lyon, MOM Éditions,  
2021, 186 p. / ISBN 9782729712549, 25 €

---

Cet ouvrage illustre l'exposition présentée au Musée des Moulages de l'Université Lumière de Lyon 2 entre le 18 septembre 2021 et le 26 mars 2022, deux ans après la réouverture du Musée en 2019 et à l'occasion du bicentenaire de la Révolution grecque de 1821. Sur les 177 œuvres exposées, dont on trouve un catalogue en fin d'ouvrage (pp. 170-186), une vingtaine sont détaillées après deux chapitres introductifs offrant un panorama historique de la redécouverte archéologique de la Grèce ancienne, puis une histoire du Musée des Moulages qui insiste sur le rôle pédagogique des moulages dans l'étude de l'archéologie et de l'histoire de l'art.

En tête se détachent trois moulages : la *Koré* de Lyon, la Vénus de Milo et l'Apollon de Choiseul-Gouffier. Dans chaque chapitre, les photographies de ces moulages, comme ce sera le cas de tous les documents analysés par la suite, sont accompagnées d'une histoire de la découverte des œuvres originales, de leur place dans l'histoire de l'art grec, des circonstances de l'entrée des moulages dans le Musée de Lyon et d'une courte bibliographie complémentaire.

Une deuxième partie est consacrée à l'Acropole d'Athènes. Une introduction historique rappelle en particulier les premières fouilles dues au grec Kyriakos

Pittakis (1798-1863), le nettoyage de l'Acropole de 1830 à 1860 qui fait disparaître tous les ajouts post-antiques, la restauration des monuments par Leo von Klenze et la construction du premier musée dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite sont présentés : un plan relief de l'Acropole ; une *koré* polychrome, une des nombreuses *korés* ensevelies sur l'Acropole après l'invasion perse de 480 av. J.-C. et dont la polychromie était visible lors de sa découverte en 1888 ; les moulages de deux des six caryatides de l'Érechthéion ; le fronton est du Parthénon (naissance d'Athéna) et enfin une frise miniature des Panathénées.

Une troisième partie est consacrée à Delphes. À la différence d'Athènes il s'agit d'une véritable redécouverte grâce à la grande fouille (1892-1903) conduite par l'École française d'Athènes et qui permit dès 1894 une exposition des moulages de Delphes à l'École des Beaux-Arts de Paris. Les œuvres présentées sont : le Sphinx des Naxiens, ex-voto (vers 570-560 av. J.-C.) pour l'obtention de la promantie (priorité pour la consultation de l'oracle) accordée aux Naxiens ; la frise du trésor de Siphnos ; la colonne dite des Danseuses, qui semble en fait avoir été le soutien d'un chaudron votif contenant une représentation en marbre de l'*omphalos* qui faisait de Delphes le nombril du monde ; le célèbre auge de Delphes, dont l'original est en bronze et non en marbre comme la plupart des statues, ex-voto offert par Polykalos, tyran de Géla (Sicile) vers 470-466 av. J.-C. ; une tête de serpent, reste de la colonne serpentine supportant le trépied de

Platées, monument votif dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes, commémorant la victoire sur les Perses à Platées, décrit par Hérodote (IX, 81) qui parle d'un « serpent à trois têtes » (*trikarênos ophis*). Au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'empereur Constantin fit placer les trois serpents enlacés dans l'hippodrome de Constantinople. Des fouilles sur l'hippodrome (1855-56) permirent de dégager la colonne et d'en étudier les inscriptions.

À la suite de ces séries de moulages, l'ouvrage présente d'autres supports d'enseignement et d'étude. D'abord quelques figurines en terre cuite de Myrina (Asie Mineure). Il s'agit de statuettes réalisées par moulage, production hellénistique quasi-industrielle, comme les célèbres Tanagra, dont le musée possède aussi deux exemplaires.

Le musée est riche aussi de 1570 plaques de projection en verre, ancêtres des diapositives, complément essentiel pour l'enseignement universitaire de l'histoire de l'art et de l'archéologie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Parmi ces plaques, on peut souligner des vues très anciennes de l'Acropole, antérieures à 1875, date de la destruction de la tour franque, dernier vestige post-antique. Ces clichés sont très proches de ceux du photographe grec Pétros Moraitis (1826-1886) dont les photos font dialoguer la Grèce moderne et la Grèce antique par la présence de personnages.

À ces « incunables » s'ajoutent quelques photos de Fred Boissonnas, célèbre photographe genevois (1858-1946). Et les derniers documents présentés sont une dactylothèque, c'est-à-dire une collection de gemmes et deux estampages d'inscriptions delphiques.

En conclusion Hélène Wurmser souligne l'intérêt d'une collection de moulages même de nos jours où triomphent internet et l'informatique, car, écrit-elle : « à la grande différence de la restitution assistée par ordinateur, le moulage conserve à l'œuvre son volume, sa matérialité et son

inscription dans l'espace, si précieux pour véritablement l'appréhender et la comprendre » (p. 164).

Alain Ballabriga

Directeur de recherche honoraire - CNRS

a.ballabriga@gmail.com

John BOARDMAN, *A Classical Archaeologist's Life: The Story so Far. An Autobiography*, Oxford, Archaeopress Archaeology, 2020, 272 p. / ISBN 9781789693430, s35

“A Classical Archaeologist's Life: The Story so Far. An Autobiography”, autobiografia del celebre archeologo classico e professore John Boardman, si inserisce nell'ambito di “Archaeological Lives”, serie che da alcuni anni l'Archaeopress dedica alle biografie di archeologi e studiosi del passato. Il volume nasce in un primo momento – secondo quanto chiarito dall'autore nella nota introduttiva – come *memoir* per i familiari, e solo in seguito è stato ampliato con ricordi accademici, di scavo e di viaggio. La lettura è pertanto non solo un'occasione per conoscere da vicino la storia personale di John Boardman, ma anche un modo per seguire gli sviluppi e i cambiamenti – tramite il vissuto dell'autore – del fare archeologia negli ultimi sessanta anni. Il volume è diviso in tre parti: la prima – che è anche la più estesa (pp. 1-126) – è di carattere prettamente autobiografico e segue l'ordine degli eventi della vita, dall'infanzia dell'autore fino ai giorni nostri, toccando tanto ricordi di vita privata quanto memorie dei suoi numerosi viaggi di lavoro; la seconda (pp. 169-214) si concentra sulla notevolissima e prolifica produzione scientifica, assieme ad alcune notizie di carattere privato; l'ultima (pp. 216-233), invece, si sofferma sugli studi delle gemme antiche, che si rivelano essere non solo un

grande interesse, ma anche una profonda passione dell'archeologo.

Nella prima parte del libro – senza titolo, pp. 1-126 – John Boardman apre la narrazione con la sua nascita e i primi anni di vita nella Londra suburbana, fornendo dettagli riguardanti la famiglia di origine, la casa d'infanzia e i primi ricordi di bambino. Ciò che tiene a sottolineare è la sua provenienza dalla *middle class* e da una famiglia (non solo i genitori, ma anche le zie) che gli ha assicurato un'infanzia felice – infanzia che l'autore poeticamente descrive come «a period when it seemed always summer» (p. 9) – permeata da una piacevole sensazione di calore e accoglienza. L'idillio della fanciullezza è interrotto dalla Seconda Guerra Mondiale, che fa da sfondo al passaggio tra infanzia e adolescenza. In tale fase della vita, negli anni trascorsi al Chigwell College (pp. 15-27), John Boardman ricorda i primi avvenimenti spiacevoli, come la morte del padre (p. 15) e alcune malattie che lo costrinsero a lunghe ospedalizzazioni a soli sedici anni (p. 21). Già da queste prime pagine emergono quei tratti distintivi che caratterizzeranno la vita futura di John Boardman, tra cui il profondo interesse per la lettura – già in tenera età stimolato dagli insegnanti della *primary school* (p. 14) – e soprattutto un'innata curiosità che si riverserà anche nel lavoro di archeologo. A tal proposito, l'autore ricorda che, con il suo compagno di giochi, dava non poche preoccupazioni a casa per via dell'abitudine “of going off exploring rather late into the evening” (p. 12).

Gli anni al Magdalene College di Cambridge (pp. 27-35) segneranno invece John Boardman con quella che definirei la *folgorazione* per la Grecia, avvenuta grazie a una “almost accidental attendance at two lectures on Greek art by Charles Seltman” (p. 32). Ciò lo spinse entusiasticamente – e nonostante le obiezioni del *Senior Tutor* – a scegliere Arte e Archeologia per la seconda parte dell'esame finale, e all'incontro con Robert Cook (p. 33). I due mentori aprono

a John Boardman le porte dell'Antichità e difatti, dalle memorie inglesi, si passa alla prima esperienza in Grecia (“Greece I (1948-50)” da p. 35). In un paese alle prese con la guerra civile, in un'Atene fatta di *trams and buses* (p. 38) e negli ambienti della British School, John Boardman incontra noti archeologi del tempo e giovani intellettuali, intesse un amichevole rapporto con l'American School (che continuerà nel secondo periodo ateniese, cfr. p. 55) e visita in particolare l'Attica e la Beozia, oltre a Creta e Delo. La narrazione è ricca di aneddoti che restituiscono al lettore una Grecia molto lontana da quella attuale, dove le visite ai siti archeologici – spesso distinti da una certa *selvaticità* – richiedevano ore di viaggio e molti cambi di mezzi, gli alloggi non erano dei migliori (si veda l'episodio di Delfi, pp. 43-45), e uscire da Atene talvolta necessitava – come nel caso di Egina (p. 41) – permessi non facili da ottenere. In tale particolare contesto sociale e politico e in un fermento di studi archeologici in costante crescita, John Boardman fa anche le sue prime esperienze di scavo e impara a esercitare la pazienza che esso comporta (“Excavation I - Smyrna/Izmir Bayrakli”, pp. 46-49): dalle pagine traspare il fascino della scoperta dall'Antico, ma John Boardman non nasconde che le sue inclinazioni lo avrebbero poi portato a un lavoro di carattere prevalentemente museale e accademico (p. 48).

Nel 1950 John Boardman ritorna in patria, dove, dopo una brevissima esperienza nel corpo armato, sposa nel 1952 la moglie Sheila (conosciuta qualche anno prima nei viaggi in Grecia e in Turchia). Per l'autore, il matrimonio è un punto di svolta – “unquestionably the best thing I have ever done” (p. 54) – l'inizio di una nuova fase della vita. La moglie è al suo fianco nella seconda esperienza in Grecia (pp. 55-63), caratterizzata dalle campagne di scavo, assieme a Sinclair Hood, a Cnosso e soprattutto Chio, dove incontrerà, tra l'altro, anche Michael Ventris (p. 60).

Nel 1955 John Boardman torna in Inghilterra, dove inizia la carriera accademica a Oxford, descritta sinteticamente e con sincera modestia: nel 1958 è *reader* di Archeologia Classica (p. 64), nel 1963 diviene *fellow* (p. 66), finché nel 1978 – dopo la morte del professor Marin Robertson – si candida, con successo, alla cattedra di Archeologia Classica. Nel lavoro all'Ashmolean Museum, in particolare come curatore della Cast Gallery, emergono sia l'ammirevole capacità di organizzare il percorso museale in modo da attirare i visitatori e renderlo più fruibile (p. 66), sia l'amore che l'archeologo sempre nutrirà per le gemme antiche. A tal proposito, l'autore ricorda dettagliatamente – e ben due volte (p. 63 e p. 217) – il suo disappunto dovuto alla nuova disposizione, a opera di Llewellyn Brown, delle gemme intagliate e dei cammei nell'Ashmolean Museum. Alle notizie di carattere professionale, John Boardman affianca anche memorie personali della sua vita familiare a Oxford, con la moglie Sheila (che verrà a mancare nel 2005) e gli amati figli Julia e Mark (pp. 68-72).

Nel 1965 John Boardman sostituisce, per un semestre, la professoressa Eve Harrison alla Columbia University di New York (p. 76): partendo da questo episodio, l'autore coglie l'occasione per introdurre vari paragrafi sui suoi numerosi viaggi non solo in Europa, ma anche in Oriente, India, Stati Uniti e America Latina, senza tralasciare le memorie da *family man* (p. 86).

La parte biografica si conclude con "Ninety+" (pp. 124-126), pagine intense che John Boardman dedica a toccanti riflessioni sul senso dei cambiamenti, sulla nostalgia del passato e su un presente in cui "I begin to feel that the world is escaping me, as I am ready to escape it..." (p. 125).

"Part II: Books and Academia" (pp. 169-214), ovvero la seconda parte del volume – più breve ma non meno interessante – è divisa in due sezioni: nella prima, l'autore ricorda le sue maggiori pubblicazioni scientifiche, includendo alcuni contributi e curatele,

oltre agli studi monografici; nella seconda, la sua attività accademica e il lavoro museale all'Ashmolean Museum.

Benché ogni classicista e anche gli studenti di archeologia alle prime armi conoscano benissimo l'elevata caratura scientifica di John Boardman e la rilevanza del suo contributo alla ricerca, rimane sorprendente il volume della sua produzione nel corso dei decenni. La produzione scientifica, presente a mo' di catalogo anche alle pp. 234-254, pur concentrandosi sui Greci d'Oriente e sulla ceramografia, non manca di toccare, con il rigore e l'innovazione peculiari all'autore, vari ambiti degli studi classici, tra i quali mitologia (p. 177), arte romana (p. 181) e scultura greca (pp. 207-208). La sezione è impreziosita da alcuni aneddoti quali, ad esempio, quello sulla genesi del LIMC – progetto accolto all'epoca con un certo timore per grandiosità e ambizione d'intenti – che diviene una pagina di storia degli studi moderni di archeologia. La seconda sezione verte, come già accennato, sull'attività universitaria e il lavoro museale all'Ashmolean Museum (pp. 188-196) – in particolare per la collezione di gemme dall'antico – con l'aggiunta di varie pagine che ricordano, sinteticamente, le adesioni di John Boardman a prestigiose associazioni – The British Academy, The British Museum/Iran Trust e il Mediterranean Archaeological Trust (pp. 208-211) – e i numerosi premi ottenuti come riconoscimento della sua attività scientifica (p. 211).

Anche la seconda parte del volume non tradisce il carattere autobiografico, dal momento che ritornano alcune notizie del vissuto privato dell'autore, toccando temi come la religione, la poesia e la vita da *family man* (pp. 203-206; 212-214). John Boardman non manca di ricordare i suoi migliori studenti, ossia Antony Snodgrass, Paul Cartledge, John Prag, Claudia Wagner e Gocha Tsetsikhladze (pp. 198-202), confessando anche di aver sempre preferito, durante l'attività didattica, l'insegnamento e

il tutoraggio dottorale alle lezioni canoniche in classe (p. 189).

La terza e ultima parte del volume - "Part III: Gems, Bob and Claudia", pp. 216-233 - è dedicata alla profonda passione di John Boardman per le gemme e i cammei antichi nata nella sua prima permanenza ad Atene. In queste ultime pagine emerge, da un lato, il carattere innovativo, in tale ambito di studio, dei contributi di John Boardman, il quale fin dai primi giorni da archeologo ha dato il giusto valore all'apparato fotografico quale corredo documentario; dall'altro, il paziente lavoro decennale che ha portato a un archivio consistente e oggi imprescindibile per la ricerca. Va menzionata, infine, anche la difficoltà, in tale ambito dell'archeologia, di delineare il carattere (spesso eterogeneo) e soprattutto tracciare l'origine (non sempre legale) delle collezioni di gemme antiche: difficoltà che John Boardman ha padroneggiato con eccellente maestria.

Nel consegnare le proprie memorie ai lettori, John Boardman mostra di saper indagare non solo nel passato antico della Grecia, ma di scavare con profonda introspezione anche nel proprio vissuto, denotando una rigosità non solo scientifica, ma anche morale. Della narrazione colpisce una nostalgia di fondo, che ritorna in corsi e ricorsi più o meno espliciti, come l'operazione di cataratta senza successo del padre - che ritorna nei suoi problemi alla vista verso la fine del volume - oppure le visite - ad esempio, nel 2012 al quartiere natale (p. 3) e al Chigwell College (pp. 26-27) o nel 2008 l'incontro, in Grecia, con la prima fidanzata (pp. 36-37) - ai luoghi della sua personale memoria.

Il volume è ben curato, con carta pregevole, privo di sbavature nel testo. L'immagine di copertina - che rappresenta un giovanissimo John Boardman a Cnosso - ne palesa inoltre fin dal principio il carattere prevalentemente biografico. A tal proposito, il volume è corredato da due "intermezzi fotografici" (pp. 127-168; 215-

216) dall'archivio personale, che raccolgono immagini di familiari, foto di viaggio e tre copertine dei libri dell'autore; ognuna delle fotografie è accompagnata da una didascalia esplicativa. Va inoltre menzionato che la lettura è agevole anche per un pubblico senza *background* classico: la citazione latina a p. 24, ad esempio, è corredata da una traduzione in inglese e più volte, nel corso della narrazione, l'autore dà dettagli sul lavoro accademico, di scavo e nei musei, rendendo le notizie più chiare anche per un pubblico di non esperti.

In chiusura sono presenti due indici, uno per le persone, l'altro per i luoghi. Mentre l'*Index of Places* (pp. 259-261) si distingue per puntualità e omogeneità grafica, l'*Index of People* (pp. 255-258) mostra scarsa accuratezza. Alcuni cognomi, difatti, sono seguiti soltanto dall'iniziale del nome; altri, invece, dal nome per esteso. Di alcune persone, infine, (ad esempio, Charlesworth a p. 255; von Aulock e Wade-Gery a p. 258) è presente solo il titolo accademico. Soprattutto non è chiaro il criterio di selezione delle persone inserite o meno nell'elenco: ad esempio, a p. 10 sono citati - a vario titolo - Sir Anthony Caro, i fratelli Grimm e Hans Andersen: di questi, solo Hans Andersen è presente nell'*Index of People*.

Pasquale Ferrara  
Universität Potsdam  
pasquale.ferrara@uni-potsdam.de

Philippe BERGEAUD, *La pensée européenne des religions*, Paris, Le Seuil, 2021, 256 p. / ISBN 9782021024982, 23 €

Ph. Borgeaud livre avec ce petit ouvrage une réflexion globale sur l'évolution de la pensée occidentale en matière d'histoire des religions. Indiquant un point de départ en 2011, il synthétise ici une douzaine d'articles antérieurs, suivant sa méthode

comparatiste. L'ouverture expose l'intérêt de suivre l'historiographie du sujet et en particulier la place du polythéisme dans les médiations postérieures dues aux milieux chrétiens. L'auteur invite à dépasser les écueils de l'essentialisme, de la normativité et du sens commun pour saisir, à travers des exemples donnés de façon chronologique, « la complexité du réel » au fil des époques.

Dans le premier chapitre, « Parler des dieux », l'historien indique que le système surnaturel polythéiste doute de lui-même, amenant ainsi un « discours critique » et une « théologie de l'écart » (p. 22) intrinsèques (p. 24) « L'irrévérence interne », la singularité et la multiplicité du divin, l'évhémérisme, la proximité entre croyance et deuil, la divination, sont autant de pratiques qui entravent la compréhension de l'essence divine chez les polythéismes eux-mêmes. Ces éléments sont d'ailleurs souvent repris comme éléments critiques par les chrétiens.

Le deuxième chapitre, intitulé « Naissance du paganisme », en vient à la construction de la notion de *paganus* et plus globalement de « religion des autres ». La *doxa polytheos*, qui multiplie par erreur les divinités du point de vue du christianisme permet également de déduire une hiérarchie des polythéismes face à cette nouvelle religion. Ph. B. place ici la véritable invention du paganisme, qui va de pair avec le développement de l'*imitatio diabolica*. À ce stade de l'historiographie, les démons sont vus comme des agents fondateurs des courants religieux polythéistes, cherchant à aiguiller l'homme dans une mauvaise direction et satisfaisant ainsi son besoin de transgression.

Avec « Traduire les dieux », l'auteur propose une réflexion plus philologique, questionnant d'abord la fameuse notion d'*interpretatio* en pendant de celle, divergente pour lui, de tolérance et l'égalité de traitement. Il s'intéresse ensuite aux nombreux cas de corruption par la langue, plus particulièrement de la proximité entre

le sacré et l'érotisme licencieux, ce à travers différents paysages civilisationnels. Ce mélange est constitué pour Ph. B. par la rencontre entre « l'élégance littéraire de la traduction » et le zèle de la traduction. *In fine*, ces processus « transforment les désirs refoulés en hargnes fantasmatiques » (p. 72) et brouillent le sens des rituels polythéistes.

Le quatrième chapitre, « Aux sources de la comparaison », pointe un changement de paradigme à la fin de l'Antiquité avec une opposition désormais entre la religion officielle chrétienne dominante et l'idée de superstition. Les païens étant désormais des ignorants, Dieu devient « accommodant » et supporte l'erreur religieuse dans le but de voir la vérité s'établir : la révélation se veut progressive et il s'agit pour les chrétiens de « parler dans la langue des ravisseurs » pour mieux renverser la coutume ennemie.

Le chapitre « Sur le terrain » revient sur quelques expériences comparatistes qui créent de nouveaux récits explicatifs durant l'époque médiévale et l'Âge moderne (Marco Polo, Matteo Ricci et Joseph-François Lafitau). Ces trois cas de réflexion sur la religion de l'autre contemporain montrent que la sémantique mythologique antique joue un important rôle de mise en relation des coutumes européennes avec l'extérieur, même si elle reste chargée des paradigmes chrétiens postérieurs.

Le sixième chapitre, intitulé « Destin de la figure », montre que la pensée est parfois réduite au tout christianisme, mettant en place la théorie du plagiat par anticipation, en particulier dans la relecture de la religion hébraïque. L'autrui « lève le voile malgré lui », mais cette lecture amène aussi à l'intolérance, c'est-à-dire un prisme humiliant qui appelle nécessairement une réaction violente.

Avec le septième chapitre, « La « logique » des fausses croyances », l'auteur atteint l'époque des Lumières et sa tentative d'explication de la superstition. Celle-ci tient désormais d'une faiblesse cognitive qui vient remplacer l'explication de



*l'imitatio diabolica*. L'ignorance attribuée aux Amérindiens vient réenchanter et mettre à distance l'erreur des polythéismes antiques.

Pour Ph. B., « La contagion du sacré », titre du huitième chapitre, repose sur une peur positive, qui amène une intelligence et une société construite, garante d'une forme de paix. Cette peur sans cause n'explique toutefois pas l'origine de la religion à elle seule. La réflexion des Lumières cède alors la place aux sciences des religions où le paganisme possède le statut de « quatrième religion » et devient un véritable objet d'étude.

Le dernier chapitre, « Secouer le carcan », est une invitation à nuancer les poncifs en matière d'histoire des religions. La relation intime Dieu-individu est rare et particulièrement chrétienne. Ailleurs, c'est le bon rapport au divin qui prime et nécessite une approche pluridimensionnelle et non discursive, ce dès l'Antiquité. Si le doute est présent partout, le comparatisme est lui condamné, chacun voulant voir la supériorité de ses coutumes sur celles d'autrui. Pour Ph. B. la dimension irrationnelle de l'existence n'a pas disparu malgré la critique religieuse, amenant une « rémanence du merveilleux » (p. 187).

Suivant remerciements, bibliographie, index des noms et index des notions, l'« Épilogue » aborde le problème de catégorisation de l'incroyance qui, pour Ph. B., ne fait que faire rejaillir la permanence et le besoin du religieux dans d'autres expressions apparentées dans la pratique (« laïcité [...] butinage religieux ? », p. 133). Rejetant tout retour naïf ou aliénant à la religion, il fustige tout de même la complaisance du temps pour les formes d'intégrisme. Ce petit livre donne au lecteur une vision chronologique et synthétique fort utile de l'évolution de la pensée européenne des religions depuis l'origine jusqu'à aujourd'hui. À travers des exemples choisis et des références solides, chacun

des points peut être approfondi selon l'intérêt de chacun.

Arnaud Saura-Ziegelmeyer  
Institut Catholique de Toulouse, CERES  
arnaud.saura-ziegelmeyer@ict-toulouse.fr  
a.sauraziegelmeyer@gmail.com

Santiago CARBONELL MARTINEZ, *Cuando las ovejas griegas balan. Historia de la pronunciación erasmiana en Grecia y en la tradición escolar hispana*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I, 2021, 332 p. / ISBN 9788418432743, 20 €

L'auteur de cet ouvrage, après avoir rappelé dans son introduction la grande enquête du philologue allemand Engelbert Drerup (1871-1942) sur la prononciation scolaire du grec ancien depuis la Renaissance, publiée en 1930-32, fait valoir la nécessité d'actualiser ce type de recherches du fait du peu d'intérêt des hellénistes pour cette question pourtant fondamentale. Pour ce faire, l'auteur se limite à la tradition scolaire hispanique (Espagne et Amérique Latine) ainsi que grecque. Il analyse ainsi, de siècle en siècle, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, un grand nombre d'ouvrages et manuels prenant parti pour ou contre la prononciation érasmiennne.

Pour résumer de façon très synthétique, je ne rappellerai que quelques faits à mon sens particulièrement importants. En Espagne, les deux grands noms de la Renaissance, partisans d'une prononciation restituée du grec ancien, sont Antonio de Nebrija (1441-1522) et Francisco Sanchez de las Brozas (1523-1600), dit El Brocense, qui sont invoqués par les auteurs espagnols tout au long des siècles.

Les humanistes espagnols du xvr<sup>e</sup> siècle, habitués à une écriture qui traduisait fidèlement les sons, aussi bien en latin qu'en espagnol, furent choqués par le divorce qui existait en grec entre l'écriture et la prononciation byzantine. Néanmoins,



deux ou trois siècles plus tard, l'anglais et le français se mirent à présenter le même divorce entre une écriture restée pour ainsi dire médiévale et une prononciation moderne.

Par ailleurs la diversité linguistique de l'Europe conduisit à une diversification de la prononciation préconisée par Érasme. Les effets de cette évolution furent relevés par le grec Alexandros Helladios dans un dialogue publié en 1712 où il donne quelques exemples de la curieuse façon dont les Anglais prononcent le grec. Pour donner un seul exemple, le mot *pneûma* « souffle, esprit » est prononcé *niouma* ! Ayant également séjourné en terre allemande, Helladios devait aussi savoir que les Allemands prononçaient *pnoïma*. De leur côté les Français prononcent à la française, comme dans *pneumonie*, et les Italiens et Espagnols à la latine : *pnéouma*. Quant à la prononciation grecque (*pnevma*), ce fut le mérite d'Adamantios Korais (1748-1833), grande figure des Lumières grecques, d'avoir fait valoir que, loin d'être une corruption tardive comme on le pensait communément, elle remontait en fait au moins à l'époque romaine, ce qui a été corroboré par les études ultérieures et est de nos jours couramment admis, bien qu'on n'en tire pas les conséquences nécessaires, comme le préconisait Korais, c'est-à-dire de renoncer à l'érasmienneté, puisque le grec se prononce à la grecque depuis deux millénaires.

À la suite de l'auteur, qui a le mérite de signaler des publications grecques mal connues des « Latins », on peut encore retenir le nom d'Andréas Skias (1861-1922), professeur à l'Université d'Athènes, qui, dans une grammaire scolaire du grec ancien (1894), décrit les sons de l'attique classique et les évolutions ultérieures de façon très correcte. Beaucoup plus connu des néo-hellénistes, le père de la linguistique grecque moderne, Georgios Chatzidakis (1848-1941), est l'auteur de solides études de grammaire historique dans lesquelles il fait

à l'occasion observer que personne ne songe à lire Shakespeare d'une façon différente de la moderne. Outre les travaux espagnols et grecs, l'auteur signale aussi à juste titre les propos du byzantiniste écossais Robert Browning (1914-1997) qui, dans son excellent manuel *Medieval and Modern Greek* (1969), estime que la continuité de la langue grecque est telle que l'on peut étudier la littérature grecque en descendant ou en remontant le temps. En ce début du xxi<sup>e</sup> siècle, la meilleure mise au point sur cette question de la prononciation du grec ancien est à mon sens celle d'Evangelos Petrounias (1935-2016) que l'on peut lire en ligne dans le *Portail de la langue grecque* (Η Πύλη για την ελληνική γλώσσα).

Pour finir, deux mots sur le titre de notre ouvrage que l'on peut traduire en français par « Quand bêlent les brebis grecques ». Depuis la Renaissance, les érasmiens répètent à satiété que le *bê bê* des brebis attesté dans deux fragments comiques de Cratinos et d'Aristophane suffit à condamner la prononciation grecque car les brebis ne font pas *vi vi* ! Effectivement, en grec moderne le bêlement est noté par *μπε μπε* qui se prononce *bé bé* mais il est évidemment tout à fait absurde de condamner la prononciation grecque à partir d'un détail aussi isolé et particulier.

Alain Ballabriga

Directeur de recherche honoraire - CNRS  
a.ballabriga@gmail.com

Michel CHAUVÉAU, Jean-Luc FOURNET,  
Jean-Michel MOUTON et Antonio  
RICCIARDETTO (éd.), *Curiosité d'Égypte.*  
*Entre quête de soi et découverte de l'autre,*  
*de l'Antiquité à l'époque contemporaine,*  
Genève, Droz, 2020, 370 p. /  
ISBN 9782600057486, 72,80 €

Ce volume collectif paru en 2020 est issu d'un cycle de séminaires donnés à l'EPHE

entre 2010 et 2014. La longue gestation de l'ouvrage peut expliquer sa structure quelque peu déséquilibrée, la rareté des références récentes dans les différents textes édités et probablement l'absence d'introduction. Un riche et fort utile index (p. 347-367) clôt ce livre qui regroupe douze textes répartis en deux sections d'inégale longueur.

La première section, intitulée *L'Égypte en quête de son passé (époques antique et médiévale)*, réunit 9 textes sur 258 pages quand la seconde, *L'Égypte redécouverte par l'Europe* en rassemble 3 sur 85 pages. Un tel découpage, peut-être dicté par les circonstances, ne répond sans doute pas à la pluralité des approches, des questionnements et des éclairages proposés par les différentes contributions, souvent riches et passionnantes. On peut se demander si Hérodote d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Zacharie de Gaza (dit de Mytilène), ou nombre d'auteurs « arabes » s'étant intéressés au Phare d'Alexandrie, tel l'Andalou Ibn Shaykh, trouvent vraiment leur place dans une réflexion sur l'Égypte en quête de son passé. Plus stimulante est l'association, au moins à quatre reprises, de textes qui entrent en résonance deux à deux, ceux de Christiane Zivie-Coche et Françoise Dunand, de Jean Gascoü et Marc Gabolde, de Claude Obsomer et Sydney Aufrère, de Jean-Charles Ducène et Godefroid de Callatay.

C. Zivie-Coche et F. Dunand posent la question du jugement des Égyptiens de la fin de l'Antiquité sur leur religion, leurs dieux, leur monde, sans s'accorder sur les réponses à donner. Si, pour la première, les processus mis en œuvre oscillent entre transmission, réutilisation et récupération du passé pharaonique, la seconde privilégie une forme de continuum en considérant qu'il n'y eut jamais à récupérer ce qui n'était pas perdu. Toutes deux s'accordent pour admettre qu'en aucun cas les Égyptiens renièrent leur passé. La contribution de Marie-Pierre Chaufray,

qui porte sur les « traductions » grecques de textes égyptiens, prolonge la réflexion en mettant en lumière la nécessité de s'adapter à un nouveau lectorat, au risque de disparaître. La problématique au lourd passé historiographique de la conversion éventuelle des temples traditionnels en églises est au cœur des études de J. Gascoü et M. Gabolde. Pour le premier, le récit de la *Vie de Sévère* sur l'Isis de Ménouthis et les péripéties relatives à ses lieux de culte est une pure fiction. Quant au second, il montre, au cours d'une enquête très érudite, que le temple de Min à Akhmîm ne fut jamais transformé en église par les Coptes, mais devint en fait un dépôt d'ordures, avant d'être en grande partie démantelé au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. C. Obsomer et S. Aufrère reviennent, en deux études très denses, sur la transmission de listes royales dans la tradition littéraire, examinant leur construction et leur raison d'être chez Hérodote, Diodore et « Manéthôn ». L'élaboration d'une mémoire sélectionnée plus encore que sélective s'explique par les objectifs de chaque auteur au moins autant que par les sources dont chacun disposait. Ainsi « Manéthôn », quel qu'il soit, est-il l'instigateur d'une mémoire plus mythohistorique que réellement historique visant à prendre le contre-pied du « discours » grec sur l'Égypte. L'analyse par J.-C. Ducène et G. de Callatay des intérêts variés des auteurs « arabes » pour l'Égypte chrétienne et pré-chrétienne, qu'ils évoquent le Phare, les pyramides ou certains lieux mentionnés dans la Bible, montre qu'aucun d'eux ne revendique l'héritage de l'Égypte antique, sans nier pour autant la fascination qu'exerce sur eux certains reliefs pharaoniques considérés comme magiques.

La seconde partie propose trois enquêtes bien différentes. Mino Gabriele revient sur les hiéroglyphes du *Songe de Poliphile*, dans un court article aux illustrations trop petites et de faible qualité, à l'instar de celles, rares, qui émaillent le volume. L'enquête fouillée

de Jean-Luc Fournet, bien plus originale, s'intéresse au panégyptisme linguistique et idéologique qui a marqué des décennies durant la science européenne post-champollionienne, fournissant d'une certaine manière un véritable baromètre du/des rapport(s) à l'Égypte de la culture européenne. Comme il le rappelle très justement, au-delà du cas égyptien, la réception d'une culture par une autre nous en dit toujours beaucoup plus sur la culture réceptrice que sur l'autre. Le volume se conclut par l'enquête remarquable – et quelque peu glaçante – menée par Chris Rodriguez sur l'instrumentalisation idéologique par les nazis de soi-disant représentations de Juifs dans les portraits du Fayoum.

Au final, ce volume quelque peu bancal, mais judicieusement focalisé sur un espace précis, l'Égypte, considéré sur la longue durée, s'avère passionnant. Regorgeant d'informations et fourmillant d'idées stimulantes, il est d'une lecture recommandée car propice à nourrir la réflexion sur notre rapport à l'antique, sous quelque forme et par quelque biais que ce soit.

Laurent Bricault  
 Université Toulouse-Jean Jaurès  
 laurent.bricault@univ-tlse2.fr

Catherine COOPER (éd.), *New Approaches to Ancient Material Culture in the Greek and Roman World. 21st-Century Methods and Classical Antiquity*, Leiden et Boston, Brill, 2021, 212 p. / ISBN 9789004440692, 115 €

Cet ouvrage, dont la genèse se trouve dans une rencontre scientifique qui s'est tenue à l'Université de Winnipeg en 2015, rassemble neuf contributions présentant un large éventail d'approches méthodologiques et de nouvelles technologies à disposition

des chercheurs pour étudier la culture matérielle de l'âge du Bronze à l'Antiquité tardive. Ces articles exposent une partie seulement des résultats de projets de recherche d'ampleur, interdisciplinaires et interinstitutionnels, en cours ou passés, et témoignent ainsi du redéploiement actuel des études sur les artefacts antiques. La couverture photographique, avec des clichés en noir et blanc, et en couleur, est de bonne qualité. Un index général complète utilement le volume.

Le livre s'ouvre sur une introduction stimulante dans laquelle C. L. Cooper (C.L.C.) retrace la manière dont les érudits, les antiquaires puis les savants ont appréhendé les objets du monde gréco-romain. C.L.C. insiste plus particulièrement sur le xx<sup>e</sup> et le xxi<sup>e</sup> s. avant de détailler six approches possibles de la culture matérielle antique (contextuelle, interconnectée, sensorielle, technique, multi-scalaire et révisionniste). C.L.C. présente ensuite l'organisation de l'ouvrage en trois parties, ainsi que les différentes études. Cette introduction, très bien documentée, est associée à une bibliographie fournie.

La première partie (« Adopting Approaches ») apporte un éclairage sur les possibilités et les limites de certaines approches méthodologiques récentes. Dans le premier chapitre, A. Collar (A.C.) revient sur les profonds changements sociétaux au xxi<sup>e</sup> s. liés à l'intensification des réseaux et à l'interconnectivité. L'invention d'internet et l'accroissement des réseaux internationaux ont notamment favorisé la mobilité humaine à une échelle inédite. Depuis une quinzaine d'années, les archéologues utilisent des méthodes formelles d'analyse des réseaux pour étudier la culture matérielle du bassin méditerranéen à l'époque gréco-romaine. A.C. définit au préalable les termes utilisés dans son étude, puis examine leur application dans différents champs de recherche. A.C. évoque ensuite les problèmes méthodologiques que pose

l'utilisation de ces nouveaux outils et leurs limites.

S. Murray (S.M.) s'intéresse aux potentialités et aux limites d'une approche privilégiant les « Big data » appliquée aux études archéologiques (chap. 2). Ces nouveaux outils permettent aux chercheurs de mieux saisir les degrés de changement ou de continuité dans le cas des périodes dites « charnières » et de reconsidérer certaines périodes chronologiques. S.M. explique comment elle a créé sa géodatabase des sites connus qui ont livré du matériel datant de la fin de l'âge du Bronze au début de l'âge du Fer, et constitué une base de données des références bibliographiques consultées. À la lumière des informations collectées, elle arrive à déterminer les déplacements des populations au fil du temps, et ce avec des logiques différentes selon les régions.

L'étude d'une figurine chrysoléphantine du Royal Ontario Museum, permet à C. L. Cooper (C.L.C.) de mettre en évidence l'apport de la « biographie des objets » pour saisir les changements de statuts et de valeur des artefacts conservés dans les musées (chap. 3). Acquise en 1931, la statuette contribua rapidement à la renommée du ROM. Des doutes sur son authenticité furent toutefois émis à partir de 1935. Les analyses récentes menées en laboratoire n'ont pas pu déterminer si l'objet était authentique ou non.

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée « Material Approaches », rassemble trois chapitres qui reviennent notamment sur des interprétations de mobilier que l'on croyait acquises. Le chapitre 4 porte sur la restitution du toit de tuiles de terre cuite protocorinthien du temple de Corinthe. P. Sapirstein (P.S.) a recours à plusieurs approches complémentaires : la reconstitution des procédés de fabrication mise en œuvre pour fabriquer les tuiles, l'enquête ethnographique et l'archéologie expérimentale. P.S. estime notamment que la confection des 2 000 tuiles du toit a demandé environ 4 250 heures de travail,

soit un peu plus de deux heures pour façonner une tuile. Pour mener à bien ce chantier, d'une durée probablement inférieure à six mois, il fallait une équipe de quatre ou cinq artisans, aidés par un ou deux animaux de bât.

Le chapitre 5 est dédié à la production attique de vases à figures noires et à figures rouges. D. Saunders, K. Trentelman et J. Maisch proposent de revenir plus spécifiquement sur le mode de cuisson des céramiques, que l'on pourrait penser bien connu. Les auteurs présentent les résultats de trois études de cas. Celles-ci portent sur la nature de l'argile utilisée pour façonner le vase et le décorer, ainsi que sur les types de décor associés à des modes de cuisson différents. Ces recherches renouvellent en profondeur la compréhension du mode de cuisson des vases attiques.

Dans le chapitre 6, N. Barham (N.B.), en s'appuyant sur les sources littéraires grecques et latines mentionnant les objets en verre et les réactions suscitées par la vue de ce mobilier, explique que les Romains considéraient les pièces en verre comme des objets de luxe, recherchés et prisés pour leur éclat. Les éléments en verre étaient employés dans des domaines variés ; dans le cadre du banquet, les pièces de vaisselle en verre étaient associées à des vases en métal précieux. N.B. s'intéresse aussi à la mise en scène de ces objets, et prend en compte leur interaction avec d'autres objets.

La dernière partie de l'ouvrage « 'Reading' Material » comporte trois chapitres qui mettent l'accent sur les apports croisés entre sources écrites et documentation archéologique. Dans le chapitre 7, D. Nakassis, K. Pluta et J. Hruby présentent leur projet de recherche dont l'objectif est double : étudier et publier sous format digitalisé les tablettes en linéaire B découvertes dans le « Palais de Nestor ». Les outils numériques permettent de mieux cerner la matérialité de cette documentation et de visualiser des détails, parfois imperceptibles à l'œil nu. Cela

facilite en outre l'accessibilité à cette documentation.

S. Blake et J. Dyer s'intéressent aux objets et aux choses dans la littérature (chap. 8). Elles choisissent d'étudier plus spécifiquement les armes et les armures citées dans *l'Iliade* et *l'Énéide* selon la théorie des choses de B. Brown et l'ontologie orientée objet, et l'interconnexion des objets, définies aux préalables. Au terme de cette étude, il apparaît que les objets ne se réduisaient pas à un rôle fonctionnel.

Enfin, dans le chapitre 9, M. Öhrman (M.Ö.) propose une nouvelle approche de l'étude de la production textile romaine. M.Ö. utilise des enregistrements et des spectrogrammes acoustiques d'expériences de tissage qu'elle compare ensuite avec les sources antiques romaines mentionnant l'activité du tissage. Il apparaît que les poètes romains cherchaient en jouant sur la syntaxe, la métrique ou encore les jeux de sonorité à imiter les sons du travail de la laine.

La variété des champs de recherches, la diversité des méthodes et des outils tout comme la complémentarité des compétences mobilisées dans cette riche publication illustrent de manière très sensible l'intérêt d'étudier le mobilier antique selon une perspective interdisciplinaire. Les contributions accordent toutes une large place à la méthodologie, ce qui permet de suivre pas à pas la démarche des chercheurs. Elles ouvrent aussi la voie à de nouveaux programmes de recherche innovants et ambitieux. Seul regret minime, la bibliographie trop largement nord-américaine occulte parfois des travaux de qualité de chercheurs européens.

Estelle Galbois  
Université Toulouse – Jean Jaurès  
estelle.galbois@univ-tlse2.fr

Véronique DASEN et Marco VESPA (éds.),  
*Play and Games in Classical Antiquity: Definition, Transmission, Reception*,  
Liège, Presses Universitaires de Liège,  
2021, 518 p. / ISBN 9782875622884, 28,50 €

Les contributions réunies dans cet ouvrage ont été présentées lors de conférences organisées dans un cadre du projet *ERC Locus Ludi* à l'Université de Fribourg. Dirigé par V. Dasen, ce projet a pour but, à travers une approche pluridisciplinaire, de reconstruire la culture ludique et son impact dans la société gréco-romaine.

Dans ce recueil d'articles français, anglais et italien, les spécialistes s'interrogent sur les pratiques ludiques grecques et romaines en se demandant comment les normes sociales et religieuses s'articulent avec elles. L'ouvrage est organisé en deux grandes parties concernant d'abord la définition et ensuite, la transmission et la réception des jeux antiques. Selon les éditeurs V. Dasen et M. Vespa, les jeux nous donnent aujourd'hui accès aux normes, valeurs et identités de la société du passé qui sont en effet reflétées dans cet ouvrage.

La première partie débute avec l'article de S. Kidd : il affirme d'abord que le concept de *paidia* (jeu) en Grèce ancienne est différent du moderne qui est d'ailleurs considéré comme une action. S. Kidd se demande si, chez Grecs, le jeu était plutôt une émotion suscitant joie et plaisir. A. Bierl complète l'idée de S. Kidd en parlant du terme grec *paizein* (jouer) qui sert aussi à exprimer la danse, l'une des formes du jeu chez les Grecs. Ce terme *paizein* utilisé par les poètes grecs exprime également un moment joyeux lié parfois au domaine érotique. M. Golden développe à son tour le lien entre les danses et la définition du jeu antique : les jeux de balle et les danses sont les catégories intermédiaires qui se situent entre le jeu et le sport. V. Sabetai s'intéresse à *l'aïora*, la fête attique de la balançoire où le jeu

acquiert un aspect rituel lié au passage de la jeune fille à l'âge adulte. C. Calame, quant à lui, il analyse la poésie mélique où le jeu est associé au mouvement du corps et à la voix mélodique, d'où l'expression utilisée de « jeu dansé ».

G. Sissa s'interroge sur la définition du jeu dans le monde romain, plus spécifiquement, dans la poésie romaine. L'auteur montre que l'amour peut être ludique et s'exprimer comme un jeu d'enfants pour les adultes. C. Laes s'intéresse au terme latin *ludus* en se demandant si on peut l'assimiler au terme grec *scholè*. M. Vespa analyse ensuite les différentes présentations narratives et rhétoriques romaines afin de comprendre les origines des jeux antiques. L'article de C. Doyen introduit en revanche une dimension totalement différente dans la définition du jouet : un osselet, objet ludique au premier regard, utilisé aussi comme un symbole pondéral et monétaire dès l'époque archaïque. Enfin, la première partie de l'ouvrage se termine par l'article de C. Bianchi qui analyse des jetons dit « alexandrins » et leur fonction encore énigmatique aujourd'hui.

La deuxième partie concerne la transmission et la réception du jeu à l'époque moderne. R. Tosi analyse un groupe des jeux mentionnés par Pollux, auteur du *n<sup>e</sup>* siècle. L'un de ces jeux, décrit par plusieurs auteurs antiques, est celui de Midas, analysé ensuite par A. Karanika. A. Zucker s'interroge sur les proverbes utilisés par certains auteurs antiques et sur leur sens figuré lié aux activités ludiques. J. du Bouchet s'intéresse ensuite à des activités ludiques décrites par Artémidore dans son ouvrage *Oneirokritika*, *l'Interprétation des rêves*. M. Herrero de Jáuregui s'interroge sur le point de vue de premiers chrétiens envers l'enfant qui joue : à travers une approche philologique, l'auteur remarque que l'utilité des jouets pour des buts éducatifs contraste avec leur condamnation liée aux cultes païens. S.

Beta, quant à lui, analyse les énigmes qui étaient aussi une sorte d'activité ludique dans le monde antique.

C. Gougoulis analyse la réception des jeux antiques en Grèce moderne. L'auteur propose un exemple de rite pascal : les jeunes filles qui se balancent sur une balançoire. Cet exemple renvoie à l'article de V. Sabetai qui, comme nous l'avons déjà vu, analyse les images antiques représentant des jeunes filles sur une balançoire. Néanmoins, C. Gougoulis ne manque pas de préciser que les jeux d'enfants sont un résultat des interactions entre les différentes cultures et époques mais aussi entre le monde d'adultes et d'enfants. L'article de S. Costanza distingue ensuite les « jeux ritualisés », les pratiques ludiques qui mettent en scène l'instruction des jeunes filles lors de leur passage de l'enfance au statut de femmes adultes. F. Berti s'interroge à son tour sur l'expression *traditional play* ou « jeu traditionnel » qui reste encore difficile à définir dans nos sociétés, car la signification du mot « traditionnel » peut varier en fonction des contextes géographique et historique. K. Marciniak analyse la réception de la fameuse phrase latine *alea iacta est* dont l'impact est encore perçu dans la culture populaire aujourd'hui. Enfin, l'ouvrage se termine par l'article de M. Manson qui, en soulignant les difficultés du sujet, montre comment le jeu et le jouet sont devenus l'objet d'étude historique.

Cet ouvrage bien documenté est conclu par une riche bibliographie. Les contributions abordent les jeux antiques à travers les différentes approches et permettent de voir l'évolution des pratiques ludiques au cours des siècles. Une synthèse concluant les grandes parties de ce volume aurait pu être pertinente afin d'approfondir les différentes idées proposées par les auteurs. L'ouvrage remplit néanmoins son objectif de montrer l'articulation entre les pra-



tiques ludiques et les normes sociales et religieuses à l'époque antique.

Vilma Losyte  
 Université Toulouse-Jean Jaurès  
 vilma.losyte@gmail.com

Jean-Luc FOURNET (dir.), *Les Hieroglyphica d'Horapollon, de l'Égypte antique à L'Europe moderne. Histoire, fiction et réappropriation*, Paris, 2021, 272 p. / ISBN 9782916716794, 40 €

Cet ouvrage de très belle présentation (papier de qualité, jolie couverture, illustrations) renferme les quatorze communications d'un colloque qui s'est tenu au Collège de France les 13 et 14 juin 2018. Il s'agit du premier colloque consacré à cette œuvre étrange, redécouverte en 1419 sur l'île d'Andros sous la forme d'un manuscrit en grec, déposée à la bibliothèque Laurentienne, où l'on peut encore voir le pupitre où il fut conservé. Recopié, partiellement traduit en latin, il fut imprimé par Alde Manuce à Venise en 1505. « L'Occident moderne », écrit J.-L. Fournet, « se prend alors de passion pour cette production d'un lointain Orient qui l'envoûte ». Un « seconde découverte » succéda au déchiffrement de la Pierre de Rosette par Champollion (1822) ; enfin, la mise au jour en 1905 dans un village de Moyenne Égypte d'une jarre contenant un rouleau donnant des renseignements sur Horapollon lui-même relança la recherche, illustrée par un article de Jean Maspero en 1914 l'assimilant à l'auteur des *Hieroglyphica*. Il s'agirait donc d'un ouvrage datant du V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, époque à laquelle « commence à s'étioler l'usage du démotique, dernier avatar des hiéroglyphes » dont l'auteur, au nom mixte mariant Horus à Apollon, serait un païen

convaincu résistant contre la montée du christianisme.

Les *Hieroglyphica* se présentent en deux livres décrivant environ 200 hiéroglyphes, selon un système de questions et réponses du type : « Comment les Égyptiens représentent-ils [la crue du Nil, le cœur, etc.] ? – Réponse : Un lion, un ibis, etc. ».

L'ouvrage se divise en trois parties, chronologiques, la première sur « L'arrière-plan égyptien des *Hieroglyphica* », la seconde sur « Une œuvre grecque de l'Antiquité tardive », la dernière sur « La postérité des *Hieroglyphica* ». L'article technique de J. Winand est un utile exposé sur le système hiéroglyphique, à base d'idéogrammes à la fois phonologiques et sémantiques, qui va évoluer vers « une certaine alphabétisation » sous forme de signes bilitères. La réception grecque mettra l'accent sur l'iconisme, privilégiant une interprétation symboliste qui se nourrira de néo-platonisme à la Renaissance. J. F. Quack expose des traités égyptiens qui, dès une très haute époque, réfléchissent sur le sens des signes graphiques. Une contribution illustrée de M. Mougins se penche sur « Le lion dans les *Hieroglyphica* » : l'idéogramme du lion est utilisé pour signifier l'ardeur, à cause de son caractère solaire, la force, la colère, la vigilance, etc.

La seconde partie de l'ouvrage revient sur la question de l'auteur ; S. H. Aufrère présente la famille d'Horapollon, lettrés de Haute-Égypte au V<sup>e</sup> siècle, de mouvance médio-platonicienne inspirée par Plutarque. J.-L. Fournet, analysant le texte et son contexte culturel, conclut sur l'hypothèse d'un pseudépigraphe postérieur au V<sup>e</sup> siècle qui s'appuierait sur les *Hieroglyphica* de l'Alexandrin du I<sup>er</sup> siècle Chérémon. La traduction de l'égyptien en grec par un certain Philippe serait une fiction littéraire, de nombreux indices prouvant une rédaction grecque d'origine. G. Agosti distingue le premier livre et une partie du second qui dateraient



de l'Antiquité tardive, tandis que le reste du livre II serait d'époque byzantine. Le sens de l'ouvrage lui apparaît plus culturel que religieux. A. Ricciardetto, à la lumière de documents contemporains, passe au crible les informations données par les *Hieroglyphica* sur des *realia* païens de la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle et en conclut à un mélange de données authentiques et d'anachronismes, ce dernier trait pouvant trahir soit une interpolation, soit une rédaction plus tardive de l'ensemble. N. Zito développe les traces de néoplatonisme lisibles dans le traité : sympathie universelle, divination en médecine, pratiques de théurgie. Enfin A. Zucker rapproche les *Hieroglyphica* du *Physiologus* et des *Cyranides* : même aire géographique, même époque, mêmes stratifications de pseudépigraphes, même « dispositif rhétorique duel », narration suivie d'interprétation.

Dans la dernière partie, S. Rolet reprend la question de l'attribution avec un témoignage de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, celui de Giorgio Valla, auteur d'une traduction latine restée manuscrite qui désigne le supposé traducteur Philippe comme *Megarensis*, ce qui conforterait l'hypothèse d'une forgerie byzantine. Le débat se poursuit avec J.-M. Mandosio qui l'examine du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, exposant diverses propositions contradictoires quant à l'auteur et au prétendu traducteur et concluant à « une chasse au fantôme » : impossible de trancher à cette époque entre auteur réel ou fictif. R. Menini propose une étude de la réception d'Horapollon sous le règne de François I<sup>er</sup>, notamment par Rabelais, ainsi que la transcription du ms. 682 de la bibliothèque du Musée Condé de Chantilly, première version du texte en français. Les deux derniers articles montrent le lien établi au xvi<sup>e</sup> siècle entre la lecture des *Hieroglyphica* et les emblèmes : M. Gabriele étudie en ce sens *Le Songe de Poliphile* de Colonna, les

*Emblèmes* d'Alciat, les *Hieroglyphica* de Valeriano et l'*Iconologie* de Cesare Ripa. Enfin, la contribution magnifiquement illustrée d'A. Baydova s'attache à présenter des éditions des *Hieroglyphica* ornées de gravures, à commencer par Dürer. Est présentée l'édition de 1543 par Jacques Kerver, libraire et imprimeur parisien, où les hiéroglyphes deviennent de petites scènes décoratives et pittoresques.

Un très beau livre, savant et varié, qui fait le point, autant que faire se peut, sur ces *Hieroglyphica* dont l'effet de fascination n'est certainement pas encore tari.

Dominique Millet-Gérard  
Sorbonne-Université  
Dominique.mg@wanadoo.fr

Trine Arlund HASS et Rubina RAJA (éds.),  
*Caesar's Past and Posterity's Caesar*,  
Turnhout, Brepols, 2021, 248 p. /  
ISBN 9782503591308, 95 €

La mémoire et le passé sont au cœur des stratégies politico-familiales de la noblesse tardo-républicaine. César s'inscrit évidemment dans cette tradition et il intégra ensuite la mémoire collective. Certes, ce phénomène est déjà bien étudié dans l'historiographie, néanmoins, ces actes d'un colloque danois tenu en 2019 s'inscrivent dans un contexte spécifique avec les fouilles dano-italiennes du Forum de César et un projet de recherche sur les réceptions danoises du dictateur. Le volume regroupe seize contributions réparties en trois parties. La démarche est justifiée dans l'introduction, « The Man behind the Sources : Caesar's Past and Posterity's Caesar ». Les directrices de la publication souhaitent interroger le rapport de César au passé et étudier la réception du dictateur à travers les époques.

La première partie (« Caesar and his Time ») est constituée de cinq articles sur la

perception de César par ses contemporains. Sa mémoire est explorée sous diverses formes, notamment dans le cadre de l'identité familiale (S. Saxkjær, « The Role of the Romans' Early History in the Late Republican Period ») ou de l'urbanisme (P. Liverani, « Caesar and the *Pomerium* of Rome »). S. Saxkjær rappelle l'importance de la mémoire gentilice et royale dans l'identité césarienne et la compétition politique. P. Liverani revient ensuite sur le problème de l'élargissement du *Pomerium*. César aurait eu une vision urbanistique globale et cette conception urbanistique aurait facilité les réformes administratives d'Auguste. Ce lien César-Auguste est analysé par K. Galinsky qui revient sur l'utilisation de l'image de César par son fils adoptif, en mettant l'accent sur l'héritage culturel (« Shaping Caesar's Past for Posterity: *Caesar d. f. Augustus* »). Octavien-Auguste modèla le souvenir paternel, notamment dans l'*Vrbs*, et il fixa des traditions qui firent partie intégrante d'une nouvelle ère. R. Raja et J. Rüpke optent pour la dimension spatio-mémorielle dans l'*Vrbs* (« Creating Memories in and of Urban Rome: The *Forum Iulium* »). Le forum de César renforce le prestige du patricien. Certes, l'exaltation de la mémoire gentilice est un atout dans la compétition politique, mais le forum dispose d'une dimension pratique et il répond à des besoins urbains. L'ordinaire et l'extraordinaire sont alors combinés dans cet espace urbain. Les luttes politiques sont au cœur de l'héritage césarien, comme le montre C. Lange à travers les sources textuelles (« The Invention of Civil War Writing: The (Curious?) Case of Caesar »). Les dirigeants doivent davantage démontrer leur légitimité à exercer le pouvoir pendant les guerres civiles. Par ailleurs, Octavien utilisa la vengeance de César dans un contexte de guerre civile, en exaltant le modèle paternel.

La deuxième section « Caesar in Antique Historiography – in Retrospect » regroupe quatre contributions avec un large

spectre chronologique, de l'époque julio-claudienne à l'Antiquité tardive. D'abord, B. England se focalise sur le point de vue de Velleius Paterculus (« Caesar's Place in the Course of Tiberian Historiography »). L'auteur manipule l'Histoire, par exemple pour magnifier l'œuvre consulaire, et il met l'accent sur des épisodes tragiques (guerre civile, assassinat...) pour accroître le *pathos*. Les discours césariens ont aussi contribué à façonner la mémoire de l'homme d'État et du général (H. van der Blom, « Caesar the Orator in Retrospect »). La réception impériale de l'éloquence est au cœur de cet article. Elle évolue, car au début du Principat, César fait partie des exemples de bonnes pratiques oratoires, alors qu'à partir d'Aulu-Gelle et chez les grammairiens ultérieurs, l'accent est plutôt mis sur sa bonne latinité. Le *De analogia* de César rencontre ainsi un grand succès à partir du II<sup>e</sup> s. J. Madsen explore également la réception impériale de César et sa place dans la culture politique (« Between Dynast and Legitimate Monarch: Imperial Reflections of Julius Caesar »). Cassius Dion donne une image plus nuancée du patricien que Suétone et Plutarque. Enfin, G. Zecchini traite la réception tardive (« Julius Caesar in Western Late Antiquity »). L'*ethos* césarien est encore présent chez des auteurs tardifs comme Sidoine Apollinaire. César reste un modèle à suivre pour des chefs militaires comme Aetius.

La dernière partie (« Post-Antique Historiography and Modern Perceptions ») sur la réception après l'Antiquité regroupe six contributions. D'abord, M. Pade replace César dans le contexte de l'humanisme et de la culture politique de la Renaissance (« Should They Rot in Hell? Fifteenth-Century Discussions of Brutus and Cassius – and Caesar's Murder »). La réception est ambivalente, car il est perçu comme le destructeur de la République à Florence, alors qu'il est un *exemplum* à Ferrare. Le théâtre s'est aussi emparé de la figure césarienne, comme l'illustrent

deux articles. M. Dimitrova étudie l'ironie dramatique dans *Catiline* de B. Jonson (1611). César y est présenté négativement et il est affublé du rôle de méchant (« Lurking in the Jacobean Shadows : Historicity and Topicality of the Character of Julius Caesar in Ben Jonson's *Catiline : His Conspiracy* »). Ensuite, M. Wyke s'intéresse à *Caesar and Cleopatra* de B. Shaw (« Lessons in History : Bernard Shaw's Discomforting Caesar »). Le dramaturge utilise le passé romain pour aborder son époque. T. Biskup étudie les références culturelles de Frédéric II de Prusse qui prit César comme modèle politique afin de légitimer ses actions (« Ancient Contemporary History and Enlightened Philosophy of History : Caesar and Voltaire as Models for Frederick the Great's Historiography »). La réception césarienne est également abordée dans le contexte de transformation européenne au XIX<sup>e</sup> s. T. Hass s'intéresse à la vision du penseur danois N. Grundtvig (« A Bad Tyrant Born to Command: N. F. S. Grundtvig's Representation of Caesar in the *Handbook of World History* (1833) »). César présente les qualités nécessaires d'un dirigeant. Enfin, N. Sauer retrace l'histoire du forum de César jusqu'à nos jours, en mettant l'accent sur les fouilles archéologiques (« The Forum of Caesar : A Historiographical Review »).

Pour conclure, ce volume inaugurant la nouvelle collection *Rome Studies* offre de nouvelles études de cas intéressantes sur les questions mémorielles et la réception de César. Elles intègrent ainsi une riche bibliographie. Notons enfin la grande qualité des illustrations, y compris en couleurs.

Cyrielle Landrea  
 Université Bretagne Sud  
 cyrielle.landrea@univ-ubs.fr

Giuseppe LA BUA et Francesca Romana BERNO, *Cicero and Roman Education: the Reception of the Speeches and Ancient Scholarship*, Cambridge and New York, Cambridge University Press, 2019, 394 p. / ISBN 9781107068582, \$125

La réception de Cicéron est marquée tant par l'admiration pour son éloquence que par la réprobation de son jeu politique et de son manque de *constantia*. *Portraying Cicero* met l'accent sur les divers portraits du personnage de Cicéron comme orateur républicain en examinant son influence comme prosateur modèle icône de la *latinitas* et son rôle dans la pensée politique et philosophique.

La première partie relie les autoportraits de Cicéron à leur contexte d'énonciation et à leur public. Casamento note que le succès de l'orateur repose sur le consensus du public, dont le jugement coïncide avec celui de l'expert. La contribution de Stoner éclaire la quête cicéronienne de l'orateur parfait comme *vir bonus dicendi peritus* en passant par la volonté de poursuivre cette quête de Quintilien, qui en défendant Cicéron montre que l'éloquence peut être mise au service d'un coupable sans affecter la qualité de l'orateur sur le plan moral. Les travaux de Kaster, de Diaz-Fernandez et de Degl'Innocenti Pierini gagnent à être lus en parallèle : le premier distingue le Cicéron des lettres d'exil, caractérisé par le ressentiment, la honte et la colère, de celui du *Post Reditum* qui élimine cette acrimonie pour devenir un patriote prêt à risquer sa citoyenneté et sa vie au service de la République ; la deuxième laisse voir comment Cicéron en exil projette sur lui-même un idéal de gouvernance dominant ; la troisième insiste sur le paradigme tragique dans l'intertextualité des lettres d'exil. Les autoportraits de Cicéron sont ainsi dictés par les circonstances.

La deuxième partie expose la richesse de la postérité cicéronienne. Keeline propose une savoureuse enquête sur

Lamia, dont l'apparition dans les épitaphes de l'*Anthologie latine* à titre de fossoyeur de Cicéron répond à un désir d'innover dans le cadre d'une tradition déclamatoire visible dans l'intertexte scolaire du poème. Stutz mène une amusante étude sur l'articulation des règles du polar et des portraits populaires de Cicéron, qui met en tension les fins compétitives et persuasives de l'orateur et notre propre valorisation de la vérité et de la vertu chez les hommes de lois et les héros de romans. Martín Puente analyse l'iconographie cicéronienne dans les manuscrits du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, et met en images le Cicéron à la fois personification de l'éloquence et modèle humaniste aux vertus civiques et morales dépeint par La Bua, qui relie de manière convaincante le discours de Cicéron sur la *novitas* et l'émergence des valeurs bourgeoises, et par Gatti, qui relève chez Corradi un portrait hagiographique de l'orateur en précurseur du christianisme dont il partage les valeurs. Kenty fait une lecture similaire du Cicéron de J. Adams, qui évacue tant son ingéniosité sur le plan rhétorique, stratégique et politique pour en faire le guide de sa propre vie.

La troisième partie met en lumière la décontextualisation de l'éloquence cicéronienne au fil du temps. Steel remarque que si Cicéron était beaucoup lu à titre de modèle d'éloquence, et qu'une variété de ses discours étaient cités au début de la période impériale, ceux-ci n'étaient pas toujours instrumentalisés, mais lus pour l'étude des figures historiques et du contexte politique plutôt que strictement pour leurs aspects rhétoriques. Sillett retrace une perte de ce contexte dans l'usage de l'ouverture des *Catilinaires*, dont les reprises par Cicéron lui-même puis par la génération suivante avec un fort intertexte cicéronien deviennent par la suite de plus en plus caricaturales. L'analyse des *Inst. Orat.* III 8 amène Van der Blom à noter que l'usage des discours délibératifs de Cicéron chez Quintilien ne sert pas à mon-

trer les caractéristiques propres à ce genre mais à illustrer la possibilité de mettre l'éloquence au service du bien. Quant à Del Giovane, elle constate la difficulté pour Quintilien et Plutarque de concilier le goût de Cicéron pour l'humour et le respect d'un *decorum* de nature éthique. Alors que Cicéron construit sa voix comme symbole de sa *persona* politique et lui donne une agentivité propre, Jansen, Pieper et Van der Velden établissent que l'usage de procédés syntaxiques, de figures rhétoriques, de champs lexicaux liés aux concepts inhérents à ses discours permet aux élèves des écoles de rhétorique de « cicéroniser » en décontextualisant les discours auxquels ils font allusion, phénomène qui se poursuit à la Renaissance, où le bon humaniste cherche à parler comme Cicéron.

La dernière section porte sur l'usage politique de Cicéron. L'article de Santos sur le Cicéron de Montesquieu, témoin de la fin d'une époque et sujet à la critique tout en demeurant exemplaire, pave la voie pour celui de Berno qui interroge l'idéal tant stylistique que moral que représente Cicéron dans les procès des révolutionnaires français. Rousselot montre quant à lui la diversité des relectures de Cicéron au prisme des dictatures européennes du XX<sup>e</sup> siècle, qui devient tantôt un koulak – avec Catilina en symbole du bolchévisme – tantôt un grand homme conforme à l'idéologie fasciste, tantôt une figure qui s'efface à défaut de pouvoir servir d'*exemplum* héroïque arien.

L'ensemble est d'excellente qualité et la bibliographie extensive, aussi ce sont les intérêts de chacun qui dicteront les préférences – pour moi, les articles de Berno, Casamento, Keeline, La Bua, Stoner et Stutz. Les contributions s'éclairent les unes les autres : celles de La Bua et de Berno sur l'usage de Cicéron comme modèle bourgeois ; ceux de Steel, Sillett, Keeline et Jansen *et al.*, en montrant la décontextualisation graduelle des discours de Cicéron dès l'Antiquité, dévoilent une perte de subtilité propice à l'émergence d'un

Cicéron humaniste (Martín Puente, La Bua, Gatti), avocat véreux (Stoner, Stutz), ou modèle de l'éloquence mise au service du bien (Stoner, Van der Blom, Kenty, Berno). Le collectif dirigé par Berno et La Bua illustre ainsi tant la diversité des relectures de Cicéron au fil du temps que la richesse de la réception de son œuvre.

Mathilde Cambron-Goulet  
 Université du Québec à Montréal  
 cambron-goulet.mathilde@uqam.ca

Sylvie PEYREFICHE (présentation, traduction et notes), « *De Hyperboreis* » de Gottlieb S. Bayer (1737). *Le regard d'un historien prussien sur l'un des plus anciens mythes occidentaux*, Chemins de Traversée, 2021, 88 p. / ISBN 3612224368155, 14 €

Bien que moins célèbres et moins étudiés que les Atlantes, les Hyperboréens et leur territoire mythique des confins de l'œcoumène ont très tôt attiré l'attention des historiens de l'Antiquité en général et des mythes grecs en particulier. Sylvie Peyrefiche propose justement aux lecteurs francophones une toute première traduction en français d'un texte rédigé en latin il y a près de trois siècles et qui illustre non seulement cet intérêt ancien pour le mythe en question, mais aussi l'une de ses réutilisations modernes.

Le *De Hyperboreis* – dont elle propose une traduction et un bref commentaire – fut écrit en 1737 pour l'Académie des Sciences fondée à Saint-Petersbourg en 1724 par le tsar Pierre le Grand. Son auteur, Gottlieb Siegfried Bayer, historien prussien né en 1694, avait rejoint l'institution russe en 1725. Il y enseigna les Antiquités grecques et romaines et initia le débat historiographique sur le rôle des Varègues originaires de Scandinavie dans la formation de l'État de la Rus de Kiev, déjà majoritairement

peuplé de Slaves et considéré comme le premier État russe. Décédé en 1738, Bayer n'eut pas le temps d'achever le manuscrit du *De Hyperboreis*, dont les notes de bas de pages ne furent jamais mises en ordre et dont plusieurs passages appelaient manifestement des retouches avant édition. L'ouvrage parut néanmoins l'année suivante dans le bulletin de l'Académie et ne fut jamais traduit en français jusqu'à présent.

Bayer s'y efforçait, « à la manière d'Hérodote » – c'est-à-dire, d'après lui, en confrontant plusieurs sources littéraires – d'identifier les populations à l'origine du mythe des Hyperboréens et de leur attribuer une origine géographique. Son approche « rationalisante » cherchait à dégager de la gangue du mythe un noyau historique présumé. Il partait donc des premières attestations chez Hérodote (IV, 32-36) : les Déliens auraient, les premiers, voué un culte de type héroïque à de jeunes Hyperboréennes venues autrefois apporter dans le sanctuaire apollinien les prémices de leurs récoltes fabuleuses. Elles y auraient néanmoins trouvé la mort, y auraient été enterrées et y recevraient à leur tour un culte et des offrandes, sur le lieu de leur *hérôon*. S'appuyant ensuite sur Pausanias, qui leur attribuait la fondation de l'oracle délien d'Apollon (X, 5), et sur un autre passage du même auteur selon lequel Héraclès aurait ramené d'Hyperborée à Délos le premier olivier (V, 7), Bayer concluait à l'identité grecque de ces Hyperboréens historiques, puisque tous les cultes qu'ils avaient pratiqués et/ou contribué à fonder relevaient des pratiques rituelles grecques. Il proposait donc de situer l'Hyperborée historique au Nord du monde grec, dans les régions pontiques. Guidé par la documentation littéraire et par la numismatique, Bayer hésitait entre les cités d'Hyllè, d'Olbia ou d'Istros (entre lesquelles il ne tranchait pas). Il réfutait en conséquence tout lien entre ces Hyperboréens historiques et les Scythes ou toute autre population

non-grecque du Nord de l'Europe et de l'Asie. Dès lors, il dénonçait l'hypothèse formulée par les Suédois de son temps – et plus particulièrement par les savants Olof Verelius (1618-1682) et Olof Rudbeck (1630-1702) – qui proposaient de faire des Hyperboréens et de leur philosophe Abaris leurs ancêtres.

Dépourvu d'apparat critique véritable et désormais dépassé en presque tout point, le texte de Bayer éclaire bien peu l'historien du *xxi*<sup>e</sup> siècle sur le mythe grec des Hyperboréens. Il intéresse en revanche celui qui se consacre à l'historiographie d'une part et à la réception de l'Antiquité de l'autre. La méthode critique développée par Bayer constitue en effet un bel exemple des débuts de l'approche historique et philologique de la littérature ancienne – et en particulier d'un auteur aussi central qu'Hérodote. Quant à l'utilisation quasi politique que Bayer fait du mythe hyperboréen – ou plutôt l'utilisation de ce mythe par les Suédois à laquelle il s'attaque pour le profit de la science et de la culture russe alors en pleine affirmation –, elle témoigne des enjeux scientifiques et diplomatiques de son temps et des liens établis déjà entre l'Antiquité et la construction des identités nationales européennes alors en cours.

Outre la traduction française claire, pertinente et bienvenue, l'introduction proposée par Sylvie Peyrefiche donne au lecteur quelques clés pour comprendre l'histoire et l'origine de ce texte et les resituer dans leurs contextes scientifiques, historiques et identitaires. La bonne compréhension de l'ouvrage suppose néanmoins une familiarité préalable du lecteur avec ces questions, qui ne sont pas pleinement explicitées ni développées, bien qu'essentielles à l'étude de la réception de l'Antiquité dans une époque historique complexe et bien peu familière pour des spécialistes d'histoire ancienne.

Kevin Bouillot  
ANHIMA UMR 8210  
kevin.bouillot@univ-reims.fr

Kim RYHOLT et Gojko BARJAMOVIC (éds.),  
*Libraries before Alexandria: ancient  
Near Eastern traditions*, Oxford et New  
York, Oxford University Press, 2019, 491 p.,  
ISBN 9780199655359.

Ce volume peut être perçu à la fois comme un aboutissement et une introduction. Aboutissement éditorial d'un programme d'envergure mis en place à Copenhague entre 2008 et 2013 et introduction comparée au dossier si complexe du concept de bibliothèque dans le monde antique pré-alexandrin. Formellement, il s'agit d'un très bel ouvrage, richement produit et illustré (de photographies, de tableaux, de plans, de dessins et même d'une belle carte [p. XVIII-XIX]). Un très riche index (p. 473-491, sur deux colonnes) permet au lecteur de se promener commodément dans les rayons de multiples bibliothèques sumériennes, babyloniennes, assyriennes et égyptiennes, au gré de neuf chapitres d'une remarquable densité, présentés chronologiquement et couvrant un empan de près de deux millénaires et demi (2600-250 av. J.-C.). Une très copieuse introduction de 66 pages ouvre le volume. Les éditeurs y rappellent les origines du projet, leurs ambitions, le parti pris de réunir en autant de chapitres des spécialistes incontestés du domaine – même si l'on note toutefois l'absence d'O. Pedersen, dont les travaux sur le sujet sont absolument essentiels, à commencer par son ouvrage de 1998, *Archives and Libraries in the Ancient Near East 1500-300 B.C.* – afin de les faire dialoguer entre eux et non plus simplement se répondre par publications interposées, et synthétisent de belle manière les apports et acquis des contributions qui composent l'ouvrage. Les chapitres, car c'est bien de cela qu'il s'agit, sont d'inégale longueur, de complexité variable, mais d'intérêt constant. La quantité d'informations que l'on y glane est prodigieuse. Les bibliographies attachées à chaque chapitre offrent au lecteur



des perspectives de réflexion tout aussi stimulantes.

À commencer par la première et peut-être la plus importante d'entre elles : de quoi parle-t-on exactement ? Les éditeurs, comme les auteurs n'en sont pas dupes, qui évoquent des réalités bien différentes d'un espace à un autre, d'une époque à une autre, d'un contexte à un autre. De fait, la frontière entre bibliothèques « littéraires » et archives « documentaires » apparaît le plus souvent bien ténue, sinon illusoire et bien davantage le fait d'une conception moderne que de réalités antiques, comme le sont les distinctions entre bibliothèques institutionnelles et personnelles, professionnelles et domestiques, entre archives diplomatiques et bibliothèques royales. Les transferts d'un support à un autre, la matérialité des bâtiments conçus pour préserver (mais pour combien de temps ?) ces textes, la mobilité, le redéploiement de ces espaces, les choix opérés pour copier et recopier les textes en fonction de l'objectif du commanditaire et/ou du public concerné résonnent comme résolument modernes.

Chaque dossier offre une masse documentaire propre à nuancer à l'infini toute tentative de fixer une terminologie qui serait opératoire sur la longue durée. À bien y regarder, avant celle d'Alexandrie, la seule entité qui lui soit comparable est la bibliothèque du souverain assyrien Assurbanipal (668-627), forte de ses quelque 30 000 tablettes, dont des centaines consistant en glossaires, en commentaires et en listes permettant de se retrouver dans cet ensemble foisonnant de textes de natures extrêmement variées.

Cette quasi infinité de nuances qui transparissent au travers des presque 500 pages de ce très beau volume n'est pas la moindre des qualités d'un ouvrage qui fera assurément date et dont on n'hésitera pas à compléter la lecture par celle, tout aussi stimulante, du livre édité par J. König, K. Oikonomopoulou et G. Woolf, *Ancient Libraries*, paru en 2013.

Laurent Bricault  
Université Toulouse – Jean Jaurès  
laurent.bricault@univ-tlse2.fr



